

SELGYC

SOCIEDAD ESPAÑOLA
DE LITERATURA GENERAL
Y COMPARADA

Nuevos horizontes de la literatura comparada (Vol. 2)

LITERATURA Y NATURALEZA:
VOCES ECOCRÍTICAS EN POESÍA Y PROSA

EDITORES

Bruno Echauri Galván

Julia Ori



Nuevos horizontes de la literatura comparada (Vol. 2): Ecocrítica, 2021.

ISBN: 978-84-09-27247-1

Comité científico: Laura Arenas García, Daniel Arrieta Domínguez, Isabel Berzal Ayuso, Carlota Cattermole, Elsa del Campo Ramírez, Silvia García Hernández, Guillermo Gómez Sánchez-Ferrer, Alfonso Lombana Sánchez, Montserrat López Mújica y Lorena Silos Ribas

© de la edición: Sociedad Española de Literatura General y Comparada

© de los textos e ilustraciones: sus respectivos autores

*Nuevos horizontes de la literatura comparada
(Vol. 2)*

**LITERATURA Y NATURALEZA:
VOCES ECOCRÍTICAS EN POESÍA Y PROSA**

EDITORES

Bruno Echauri Galván

Julia Ori



SELGYC

SOCIEDAD ESPAÑOLA
DE LITERATURA GENERAL
Y COMPARADA

Índice

DÁMASO LÓPEZ GARCÍA	
<i>Prefacio: Ecocrítica y hoy</i>	7
AGRADECIMIENTOS	9
BRUNO ECHAURI GALVÁN Y JULIA ORI	
<i>Introducción</i>	11
AXEL GOODBODY	
<i>Cli-Fi beyond the American thriller: Cultural and aesthetic alternatives in climate change fiction since 2010</i>	19
MIGUEL GÓMEZ JIMÉNEZ	
<i>La fábula de Faetón: el valor de un mito frente al cambio climático. Una llamada de atención desde la literatura española</i>	31
CRISTINA SALCEDO GONZÁLEZ	
<i>The Bluest Eye: una lectura ecofeminista del mito de Perséfone</i>	43
MARTHA ASUNCIÓN ALONSO	
<i>De mujeres-junco y mujeres-árbol en la narrativa de Maryse Condé</i>	52
SERGIO MONTALVO MARECA	
<i>Importancia de la naturaleza en la vida y obra de Emilio Prados</i>	61
MARTA GORT PANIELLO	
<i>Sembrando palabras y escribiendo jardines: el simbolismo de la naturaleza en los cuentos de Rodoreda y Munro</i>	75
LAURA MARTÍN MORALES	
<i>Naturaleza corporizada: una visión comparativa del cuerpo y la naturaleza en Gabriela Mistral y Kathleen Raine</i>	84
MÓNICA FERNÁNDEZ JIMÉNEZ	
<i>América de T.C. Boyle, ¿una novela fronteriza?: un estudio comparativo</i>	98
JUAN ZHANG	
<i>Civilización o naturaleza: la existencia humana en Canaima</i>	108
MANUEL RODRÍGUEZ AVÍS	
<i>Un jardín de Tennyson: consideraciones en torno a la proyección identitaria sobre el mundo vegetal en El cuento de la criada, de Margaret Atwood. Una lectura ecocrítica</i>	116
EMA GALIFI	
<i>Quels fondements (géo)poétiques de l'écologie ?</i>	124
ANA BELÉN SOTO	
<i>Figures aquatiques dans le projet scriptural d'Aliona Gloukhova, un exemple de xénographies francophones</i>	137
NÚRIA VOUILLAMOZ PAJARO	
<i>Ecocrítica y Literatura Infantil y Juvenil. La naturaleza en el álbum ilustrado</i>	146
RAYMONDA NODIS	
<i>Una mirada ecocrítica en la literatura infantil y juvenil: El valor del agua de Julio Llamazares y Le révolté de Savines de Alain Surget</i>	158
AUTORES	165

Quels fondements (géo)poétiques de l'écologie ?

EMA GALIFI

Université de Genève

ema.galifi@unige.ch

Resumé

Cet article propose de discuter des liens que la géopoétique de Kenneth White entretient avec l'écologie. Cette dernière a tout à voir avec notre condition première et fondamentale d'être humain sur la terre, au même titre que la *poïétique*, qui renvoie au mouvement de création, après analyse des potentialités par le *poiètes* (artisan, fabricant et poète) qui donne forme et sens au monde. Cette signification de la *poïétique* se retrouve dans l'écriture littéraire et notamment celle du rapport entre les êtres humains et la terre (*geo*). L'espace littéraire serait alors le lieu d'où l'on peut regarder notre manière d'être au monde et méditer sur elle. C'est en ce sens que Kenneth White entend la géopoétique depuis la fin des années 1970, à laquelle il donne pour intentionnalité de repenser le rapport entre l'humain et la terre, afin de le rendre le plus intelligent possible. Nous émettons alors l'hypothèse que la géopoétique met en lumière un rapport à la fois esthétique et éthique à l'environnement, qui s'avère écologique en son sens philosophique. L'esthétique et l'éthique sont ainsi assemblées et mises au même niveau dans l'intentionnalité que se déploie une conscience écologique, fruit d'une méditation sur le monde, la nature et l'altérité.

MOTS CLÉ : géopoétique, écologie, poétique, éthique, géographie humaniste.

Abstract

This article aims to discuss the links that Kenneth White's geopoetics has with ecology. The latter is indissolubly connected to our first and fundamental condition of being human on earth, as is *poïesis*, which refers to the movement of creation after analyzing the potentialities of the *poiètes* (craftsmen, manufacturers and poets), who give shape and meaning to the world. This meaning of *poïesis* is found in literary writing, and specifically in the relationship between human beings and the earth (*geo*). In this light, the literary space would be the place from which we can look at our way of being in the world and meditate on it. Since the end of the 1970s, Kenneth White has championed this view of geopoetics, a perspective that helps rethink the relationship between humans and earth in order to make it as intelligent as possible. Concordantly, we hypothesize that geopoetics showcases this bond as both aesthetic and ethical towards the environment and ecological in its philosophical sense. Aesthetics and ethics are thus assembled and aligned to eventually deploy an ecological conscience fruit of a meditation on the world, nature and otherness.

KEY WORDS: geopoetics, ecology, poetics, ethics, humanistic geography.

Cet article discute de la géopoétique de Kenneth White et du fondement poétique de l'écologie qu'elle propose. Le *poïein* (faire, produire) renvoie à l'action de manipuler la matière, de fabriquer à partir de la terre. L'étymologie du terme parent *poïétique* signifie la création d'un monde ou d'un univers et le *poiètes* (artisan, fabricant et poète) est celui qui donne forme et sens au monde, autrement dit, celui qui l'informe en mettant l'accent sur l'éclosion d'une création nouvelle après analyse des potentialités. La dimension *poïétique* de l'écriture littéraire renvoie à l'habitation du monde par l'écrivain ainsi qu'à la manière dont le lecteur reçoit cette possibilité de l'habiter. La mise en mots des expériences de la Terre et du rapport *poïétique* au

monde joue alors comme des “souffleurs” ou “images médiales” que Laurent Matthey définit en ces termes :

J’entendrai ainsi le concept d’image médiale comme ce qui nous souffle, en tant que lecteur, des moyens d’un usage du monde : des répertoires de gestes, des attitudes et des techniques spatiales ; une manière de regarder un paysage, une façon de faire des rapports entre une chose et une autre. Dans l’acception que je retiendrai ici, ces moyens s’inscrivent toujours dans un contexte sociétal. Ils activent une intersubjectivité, des savoirs collectifs inexprimés. Ils mobilisent une théorie relative aux modalités humaines de connaissance et conséquemment, une conception générale de ce qu’est l’Homme (Matthey 2008: 403).

Le rapport *poïétique* des êtres humains à la terre est souvent passé sous silence au profit de la dimension scientifique ou politique de l’écologie. La subjectivité est invoquée comme critique pour évacuer cette relation poétique au monde. Pourtant, l’expression poétique peut comprendre ces discours sur l’importance de modifier notre relation à l’environnement, en dévoilant un rapport harmonieux au monde, soit une poétique et une éthique environnementales, inextricablement liées. Nous souhaitons alors rappeler avec Kenneth White que la poétique a tout à voir avec notre condition première et fondamentale d’être humain sur la terre. La poétique est intimement liée à la *géo* : elle est principalement tellurique dans le sens où elle est une théorie générale – au sens premier de ce qui est vu, du spectacle contemplé – du rapport au monde, à la terre. Il est intéressant de faire remarquer que “théorie” a pour racine le grec *théa* qui signifie le fait de regarder, de contempler et qui est également la racine de *theatron*, soit “théâtre”, qui signifie littéralement le lieu (*tron*) d’où l’on regarde. L’espace littéraire serait alors le lieu d’où l’on peut regarder notre manière d’être au monde et méditer sur elle. La poétique découle de la *poïétique*, cette dernière étant une expression plurielle par la littérature de nos rapports à la terre, tandis que la poétique tente de dégager du général à partir du particulier. Autrement dit, la *poïétique* renvoie à la pluralité des expressions de la poétique. C’est de cette manière que Kenneth White entend la géopoétique depuis la fin des années 1970, à laquelle il donne pour intentionnalité de repenser la culture et la production culturelle à partir de notre rapport à la terre (White 2018).

Nous émettons alors l’hypothèse que la géopoétique met en lumière un rapport à la fois esthétique et éthique à l’environnement, qui s’avère écologique, en son sens philosophique. L’esthétique et l’éthique sont ainsi assemblées et mises au même niveau dans l’intentionnalité que se déploie une conscience écologique, fruit d’une méditation sur le monde, la nature et l’altérité.

Après avoir exposé les principes de la démarche géopoétique et sa proximité avec d’autres approches, des exemples d’expressions littéraires qui fonctionnent comme des “souffleurs” (Matthey 2008) d’un usage du monde à la fois écologique et géopoétique seront proposés.

1. Qu’est-ce que la géopoétique ?

Ce champ d’étude et d’exploration a une quarantaine d’années. C’est Kenneth White principalement qui l’a développé et le développe encore dans ses essais dont les principaux figurent dans la bibliographie. Il élabore une archéologie de la géopoétique en partant à la recherche d’expressions géopoétiques dans la littérature jusqu’à lui. Nous laisserons ici de côté ses textes poétiques et ses récits de voyages géopoétiques même si pour aller plus avant dans la compréhension de cette approche, les différents tenants de l’œuvre sont indispensables et consubstantiels¹. Sur son site officiel Kenneth White définit la géopoétique comme suit :

¹ Pour des études des liens entre les écrits poétiques de Kenneth White et l’écologie voir l’article de Frédéric Poupon « Géopoétique et écologie dans l’œuvre poétique de Kenneth White » (2018) cité en bibliographie.

(...) une théorie-pratique transdisciplinaire applicable à tous les domaines de la vie et de la recherche, qui a pour but de rétablir et d'enrichir le rapport Homme-Terre depuis longtemps rompu, avec les conséquences que l'on sait sur les plans écologique, psychologique et intellectuel, développant ainsi de nouvelles perspectives existentielles dans un monde refondé².

Elle a donc une intentionnalité, une visée qui est de repenser la culture et la production culturelle à partir d'une attention toute particulière au rapport que les personnes entretiennent avec la terre, la *géo*, pour former une poétique *i.e.* "la manière essentielle dont l'être humain compose le monde"³. Travailler sur le concept de géopoétique est coextensif d'une analyse de *l'habitation* du monde (Lazzarotti 2006). L'habiter, selon Olivier Lazzarotti, est un processus de construction du soi et du monde dans un mouvement conjoint. Il est le mouvement originel de toute poétique mais aussi de toute géopoétique. L'habitation géopoétique du monde est le sens et la finalité de la géopoétique : elle est toujours tendue vers un renouvellement et une création d'un rapport au monde le plus subtil et intelligent possible. Kenneth White écrit que "Le but de la géopoétique est de renouveler chez l'être humain la perception du monde, de densifier sa présence au monde" (White 2015: 335). Elle révèle, décèle et exprime une manière d'être en relation avec et dans le monde, la terre. Elle est avant tout une démarche – dans le sens autant littéral que symbolique, d'une manière de marcher et de penser – qui comprend trois dimensions toujours en lien avec la terre : la pensée, la pratique et l'expression de ces dernières. Deux voies possibles à son déploiement en découlent :

(...) l'une orientée vers la connaissance et marquée par la rigueur et la logique, l'autre vers l'écriture ou la pratique artistique et faisant jouer les ressorts de l'intuition et de la sensibilité. Ceux qui possèdent un bagage scientifique, ou disons académique, étudient les œuvres créées dans le champ géopoétique et tâchent de mettre en évidence l'intérêt de cette ouverture sur le dehors, en privilégiant toujours nettement une démarche analytique et réflexive mais en laissant place à leur propre sensibilité (Bouvet 2008: 128).

Dans le cadre académique, c'est la première voie relevée par Rachel Bouvet qui nous intéresse pour la production de connaissances qu'elle suscite. Elle conduit à rechercher des traces littéraires de cette démarche et permet ainsi d'étoffer théoriquement la géopoétique qui cherche à "(re)trouver les bases d'un monde, d'un monde ouvert" (White 2015: 334). Kenneth White crée des notions autour de la géopoétique pour préciser ce qu'elle est, telle que, de manière non-exhaustive⁴ *l'habiter* déjà évoqué, la *biocosmopoétique* qui précède le terme de géopoétique et qui essaie de resignifier le terme « poésie » en accentuant sur le mouvement de cohérence et d'harmonie (*cosmos*) qui donne sens à la vie sur terre (*bios*) ; ou encore la *cacotopie* qui traduit la laideur (*cacos*) des lieux (*topos*) engendrée par la civilisation industrielle et ses effets sur les paysages et les modes de vie. À ces notions qui caractérisent la géopoétique correspond une démarche ou des principes. Par exemple, celle d'aller des centres vers les périphéries tant au niveau de la pensée que des lieux. Un décentrement par rapport aux pensées dominantes ainsi qu'aux lieux prisés et connus est recherché. Il faut quitter "l'autoroute de l'Occident" pour chercher des sentiers plus sinueux, véhicules de regards renouvelés sur le monde :

2 <http://www.kennethwhite.org/geopoetique/>, consulté le 15 février 2020.

3 WHITE Kenneth, « Que faut-il entendre par poétique ? » www.geopoetique.net/archipel_fr/institut/introgeopoetique/textes_fond_geopoetiques2.html, consultée le 12 août 2019.

4 Pour un aperçu de toutes les notions, se référer au dictionnaire de géopoétique en ligne. URL : <https://www.institut-geopoetique.org/fr/dictionnaire-de-geopoetique> consultée le 24 septembre 2020.

Cette aurore, cette poéticité nouvelle, implique non seulement une mise en question de notre héritage culturel et conceptuel, mais aussi, au-delà du questionnement (on peut aller de question en question sans jamais faire un pas au-delà), le désir, et la volonté, de sortir à la découverte de contextes culturels et de manières de penser dont cet héritage n'a pas tenu compte. Certes, il ne s'agit pas de jeter gaiement par la fenêtre notre legs (gréco-latin et judéo-chrétien). (...) Non, il s'agit de se rendre compte d'abord de la dégradation de cet héritage, ensuite de reconnaître ses limites (White 1978: 12-13).

Cette sortie des voies principales conduit vers le goût pour les “voyages-errance” et tout particulièrement pour la marche qui permet d'autant mieux de porter l'attention sur les marges et les détails. Bertrand Lévy écrira à ce propos :

On le voit, la marche ne se résume pas à un exercice physique, elle est aussi un exercice mental, un yoga ambulatoire comme disent les Indiens, capable de déconditionner l'individu, de le débarrasser de mille choses inutiles. La marche est un exercice de détachement, de désaliénation du monde qu'il vaut mieux pratiquer dans un milieu naturel ou proche de la nature dans ces cas-là. La géopoétique (...) préconise une relation de type holistique (relié au grand Tout) et phénoménologique (sensoriel et sensible) entre le marcheur et son environnement. Il s'agit de se mettre à l'écoute du monde et de soi, de sa respiration, de son eurythmie, de son corps (...). La marche est un des moyens d'augmenter notre sentiment de vie sur Terre. La phénoménologie d'un Merleau-Ponty appelle au contact direct, immédiat et naïf avec le monde. De cette manière, le marcheur ou la marcheuse peuvent pénétrer les trois sphères qui caractérisent une existence complète : la sphère du Cosmos, de l'Eros et du Logos. Rester uni au monde, faire en sorte que le paysage pénètre par tous les pores de la peau le corps et l'esprit du marcheur ou de la marcheuse, que ceux-ci ressentent le monde de manière érotique s'ils sont en santé, enfin, raconter la marche après l'avoir vécue, si tant est qu'elle puisse être racontée (Lévy 2008: 25).

Cette attention portée en vases communicants à l'infiniment grand et à l'infiniment petit conduit le “géopoéticien” ou la “géopoéticienne” à s'approcher de moments d'éclaircissement de l'être ou encore de *satori* – termes que Kenneth White préfère à l'expression husserlienne de “réduction phénoménologique” pourtant proches. Il s'agit d'instantanés durant lesquels jaillit la sensation de ne faire plus qu'un avec le monde qui nous entoure, où la plénitude de la vie se révèle, ainsi qu'il l'exprime dans cet extrait de *Dérives* :

Assis sur la frange des coquillages, face à la mer, avec en tête ces lignes de Baudelaire “Dans certains états d'âme presque surnaturels, la profondeur de la vie se révèle tout entière dans le spectacle, si ordinaire qu'il soit, qu'on a sous les yeux” (...). La plénitude de la vie. Elle existe sous une apparente quiétude, sous le manque d'“intérêt”. Toutes les occupations, tous les intérêts qui nous agitent et que nous appelons “vivre” sont pour celui qui connaît, ou qui désire (et désirer est déjà à moitié connaître) la plénitude de la vie, tout à fait à côté de la question (qui n'en est pas une), de simples diversions, de simples embarras. La vérité la plus essentielle ne se manifeste dans notre vie que par hasard, et se trouve rapidement étouffée ou bien traduite en termes insignifiants. Même la poésie peut n'être qu'une sorte de détournement verbeux (White 2017b: 176).

Par conséquent, la géopoétique conduit à l'expression d'une pensée, d'une démarche et d'une création non-dualistes, qui refusent les séparations longtemps admises par la philosophie rationaliste occidentale entre l'humain et la nature, la culture et la nature ou entre la matière et l'immatériel. Le sujet s'efface progressivement pour laisser la place au monde ou

fusionner avec lui, et ainsi ne domine plus la nature : il en fait partie. On voit déjà poindre là où se retrouvent écologie et géopoétique.

2. *Écologie, géopoétique et autres démarches*

Une critique souvent émise à l'encontre de la géopoétique pour la décrédibiliser, comme a tenté de le faire Federico Italiano (2008), est celle de son manque de rigueur scientifique et d'objectivité. Si la question des conditions de possibilité d'une conciliation de la sensibilité avec la rigueur et l'objectivité scientifiques est légitime dans l'arène académique, il ne faudrait cependant pas tomber dans un rationalisme étroit qui ferait fi de l'humain dans la recherche. De plus, il faut garder à l'esprit que la géopoétique essaie de renouer le dialogue entre la démarche créatrice et scientifique et un nombre croissant de scientifiques, notamment dans le contexte actuel de crise écologique, conscients que poétique et science se complètent et forment un tout, s'intéressent à ce concept. La géopoétique n'est alors pas contraire à l'écologie ni aux sciences en général mais les fonde philosophiquement. Comme l'écrit Éric Dardel à propos du sens premier de *géographie*, proche de la signification de la géopoétique :

Connaître l'inconnu, atteindre l'inaccessible, l'inquiétude géographique précède et porte la science objective. Amour du sol natal ou recherche du dépaysement, une relation concrète se noue entre l'homme et la Terre, une *géographicité* de l'homme comme mode de son existence et de son destin (Dardel 2014 : 147).

Kenneth White définit le lien entre la géopoétique et l'écologie mais surtout en quoi la géopoétique à la fois comprend et dépasse l'écologie, d'une part avec la critique radicale de l'état de la culture occidentale et d'autre part avec la voie ouverte à l'expression créative :

Que toute tentative pour faire avancer la conscience, et donc pour changer la manière qu'à l'être humain d'être au monde, doive s'accompagner de critique, nous en sommes convaincus – mais alors, que celle-ci soit généreuse, ouverte, constructive. À l'heure qu'il est, il est devenu évident qu'un enseignement écologique devrait sous-tendre toute idée de renouvellement de la culture. Si ce que l'on appelle communément "l'environnement" n'est pas préservé et maintenu dans toute sa variété et sa complexité, parler de culture n'est que démagogie ou sottise. Sans cette base écologique, les activités spécialisées n'ont aucun sens : à quoi bon faire la géographie d'une terre dévastée, se contenter de mesurer avec grande technicité à l'appui, les dégâts ? La géopoétique a, sans aucune ambiguïté, des liens profonds avec l'écologie. Ce qui la différencie de l'écologie, ce qui fait qu'elle va plus loin, c'est que, là où celle-ci cherche à comprendre et à préserver le "monde environnant", la géopoétique veut repenser radicalement le rapport de l'être humain au monde, opérer une véritable transformation culturelle (White 2018: 40-41).

Autrement dit, la géopoétique *déborde* la littérature pour toucher et informer la vie. Malgré leur proximité et leurs complémentarités, il ne faut pas confondre la géopoétique avec les autres courants que sont l'écocritique, l'écopoétique ou encore la géocritique (Bouvet 2013). L'écocritique, née dans le milieu anglophone dans les années 1990 s'intéresse principalement aux représentations et manières de convoquer la nature dans les œuvres littéraires. Certains, telle que Carmen Flys Junquera (2010), s'intéressent aux rapports entretenus entre la littérature et l'environnement dans une perspective d'engagement et de revendications politiques, sociales et éthiques sur le plan écologique, et peuvent parfois rejoindre les positions géopoétiques. L'écopoétique quant à elle donne une place centrale à la composante esthétique de la représentation littéraire de l'environnement, aux formes littéraires qui représentent la nature (Buekens 2019). L'écopoétique se rapproche de la géopoétique dans le sens où elle s'intéresse

comme Kenneth White aux voies d'entrer en relation avec la nature, que ce soit par la marche (Lévy / Gillet 2007), les voyages ou les réflexions philosophiques et existentielles. La géopoétique ferait ainsi la jonction entre l'écocritique et l'écopoétique. Il existe aussi la géocritique élaborée par Bertrand Westphal dans son article « Pour une approche géocritique des textes » (2000) et son ouvrage *Géocritique. Réel, fiction, espace* (2007) qui propose une méthode pour étudier les liens entre les représentations littéraires de l'espace géographique et la réalité géographique, entre la littérarité et le réel dans la continuité de Maurice Blanchot et de sa pensée de *L'espace littéraire*. La principale différence se trouve dans le fait que les espaces étudiés sont souvent urbains et moins naturels⁵. Il ne faut pas non plus confondre la géopoétique avec la géographie humaniste même si cette dernière a plus de points communs que de divergences avec la géopoétique. Bertrand Lévy (1992) explique la différence fondamentale entre les deux par les notions d'empreinte et de déchiffrement : la géopoétique est tendue vers la création, l'expression singulière d'un rapport au monde et au dehors, tandis que la géographie humaniste se contente de déchiffrer et d'interpréter. Parmi les autres différences, on compte la place de l'Histoire que la géopoétique essaie d'évacuer au profit de la géographie – point qui la différencie aussi de l'écocritique. De même, la géographie humaniste ne privilégie pas seulement les espaces du “monde blanc” *i.e.* les espaces vierges, naturels voire périphériques, souvent au Nord. Les villes et les espaces du Sud intéressent tout autant. Signalons enfin la conception géopoétique du voyage plus restrictive face à celle plus ouverte de la géographie humaniste qui ne considère pas seulement le voyage comme un déconditionnement ou un évidement de l'être, mais aussi comme un moyen d'acquérir de nouvelles connaissances sur la Terre et les êtres.

La géopoétique est porteuse d'une théorie générale, d'une philosophie qui s'exprime également dans ses écrits poétiques, dont le langage est dénué du détour de la métaphore : la réalité est nommée directement. C'est véritablement l'affirmation d'une autre manière d'être au monde qui se joue dans la géopoétique. À ce propos, Kenneth White la considère comme un « champ », comme une :

(...) nouvelle cartographie mentale, d'une conception de la vie dégagée enfin des idéologies, des mythes, des religions, etc., et de la recherche d'un langage capable d'exprimer cette autre manière d'être au monde, mais en précisant d'entrée qu'il est question ici d'un *rapport* à la terre (énergies, rythmes, formes), non pas d'un assujettissement à la Nature, pas plus que d'un enracinement dans un terroir. Je parle de la recherche (de lieu en lieu, de chemin en chemin), d'une poétique située, ou plutôt, se déplaçant, en dehors des systèmes établis de représentation : déplacement du discours, donc, plutôt qu'emphatique dénonciation ou infinie déconstruction. Mais ce n'est là qu'une configuration préliminaire. L'accent, ici, n'est pas mis sur la définition, mais sur le désir, un désir de vie et de monde, et sur l'élan. Avec le projet géopoétique, il ne s'agit ni d'une « variété » culturelle de plus, ni d'une école littéraire, ni de la poésie considérée comme un art intime. Il s'agit d'un *mouvement* qui concerne la manière même dont l'homme fonde son existence sur la terre (White 2018: 9).

Il redonne à chaque tenant de la vie sur Terre sa juste place dans le sens où il n'est pas question d'un géocentrisme qui porterait atteinte à l'humain ou inversement, d'un humanisme anthropocentré et dominateur. Au contraire, il s'agit de dénouer les dualités car en plus d'une reconexion à la nature, à la terre, la géopoétique diffuse le constat du problème de la fracture philosophique entre la culture et la nature qui structure une large part de nos sociétés occidentales. La géopoétique propose en ce sens une ouverture vers une pensée de l'unité ou de

5 Par souci de concision nous renvoyons, pour une analyse plus détaillée de la proximité et des différences entre la géopoétique et les autres courants, à la conférence de Rachel Bouvet présentée à l'Université d'Angers le 28 mai 2013 : « Géopoétique, géocritique, écocritique: points communs et divergences » (2008).

la consubstantialité de la nature et de la culture. La culture est repensée dans la continuité de la nature parce qu'elle est ce qui soutient les sociétés, le monde en général et ne peut dans ces conditions se constituer contre ni à l'écart de la nature. Autrement dit, la géopoétique s'inscrit dans la tradition de pensée holistique, c'est-à-dire d'une pensée complexe, non-réductionniste qui considère les polarités de manière reliée, sans chercher à les déconstruire car elles sont constitutives d'un tout.

3. Quelques exemples méditerranéens d'usage écologique de la géopoétique

À présent, nous allons voir plus concrètement comment repenser et refonder ce rapport êtres humains-Terre, en commençant par de petits pas, avec des traductions ou modélisations littéraires en mesure de *souffler* des interactions harmonieuses entre les êtres humains et leur environnement afin qu'un *monde ouvrant*, à partir d'"œuvres ouvrantes" (White 2015: 177) puisse jaillir. C'est ce que nous allons essayer de dégager de l'analyse de la manière dont Isabelle Eberhardt et Albert Camus se situent et se comportent face à leur environnement.

3.1. Nature thérapeutique et épiphanique : de l'éros...

La nature a été la compagne omniprésente d'Isabelle Eberhardt lors de ses pérégrinations, et cela jusqu'à sa mort, lorsqu'elle retourne à la terre, noyée par la crue d'un oued en 1904. Tout se passe comme si un dialogue permanent s'instaurait entre elle et la nature durant son errance sur les terres méditerranéennes. Par exemple, elle attribue une subjectivité aux existants autres qu'humains (végétaux et animaux) par les processus de la personnification et de l'apostrophe : "(...) le soleil monte et la vallée d'alfa devient plus souriante" (Eberhardt 1988: 210) ou plus loin : "Ô Sahara, Sahara menaçant, cachant ta belle âme sombre en tes solitudes inhospitalières et mornes !" (Eberhardt 1988: 338). La relation qu'elle noue avec ces lieux est de l'ordre de l'amour inconditionnel car elle les aime "pour le meilleur et pour le pire" dans le sens où elle parvient à déceler la beauté sous leur apparente rudesse ou monotonie :

Je me suis attachée à ce pays – cependant l'un des plus désolés et des plus violents qui soient. Si je dois jamais quitter la ville grise aux innombrables petites voûtes et coupoles, perdue dans l'immensité grise des dunes stériles, j'emporterai partout l'intense nostalgie du coin de terre perdu (...). Il y a trop longtemps que je suis ici, et le pays trop prenant, trop simple, en ses lignes d'une menaçante monotonie, pour que ce sentiment d'attachement soit une illusion passagère et d'esthétique. Non, certes, jamais, aucun autre site de la terre ne m'a ensorcelée, charmée autant que les solitudes mouvantes du grand océan desséché qui, des plaines pierreuses de Guémar et des bas-fonds maudits du chott Mel'ri, mène aux déserts sans eau de Sinaoun et de Ghadamès (Eberhardt 1988: 83).

Cette "immensité superbe du Sahara" (Eberhardt 1988 : 328-329) devient un "refuge où [s]on âme, trop tourmentée, pourra se reposer des mesquineries de la vie moderne" et où elle cherche à fonder son "nid" (Eberhardt 1988: 328-329) auprès des peuples nomades qui vivent au plus près de cette terre. Il en va de même pour Albert Camus qui fait de la nature un symbole maternel et protecteur. Cela renvoie au motif éberhardtien du "refuge" et se traduit chez les deux écrivains par le pouvoir curateur qu'ils attribuent à la nature. Le contact avec la nature les guérit parce qu'elle est le lieu à la fois de dépouillement du superflu, là où l'être authentique peut éclore comme il l'exprime dans une lettre à Maria Casarès :

À 4 heures, je suis sorti et j'ai fait une longue promenade sous la pluie fine. Il faisait doux et, me forçant à marcher, j'ai pris des résolutions. Vivre au jour le jour, travailler, ne pas t'attendre, mais jouir déjà de toi (...). Sortir de moi en tout cas, et m'intéresser de nouveaux aux êtres et aux choses (...) (Camus 2017: 529-530).

Camus exprimera dans de nombreuses autres lettres ce rôle thérapeutique que joue le contact avec la nature dans son existence, qui se double d'une dimension épiphanique. Par exemple, il écrit dans la lettre 196 :

À 3 heures et demie n'en pouvant plus je suis allé me promener. Il faisait un temps admirable. Je me promenais le long de la mer. C'était la mer douce et bleue des jours d'été, la courbe du golfe était exacte, et dans tout le ciel commençait à s'étaler le miel des fins d'après-midi. Pendant tout ce temps au moins mon cœur s'est calmé. J'étais plus triste que révolté. Il n'y a que la nature et une certaine nature particulièrement qui puisse me sauver de tout. J'avais retrouvé la douceur (Camus 2017: 370).

Ou bien dans la lettre 248 il décrit comment la nature et la lumière du soleil lui permettent de renouer avec son énergie vitale :

En fait, j'étais vide et creux comme un tambour. J'étais inapte. Heureusement, il a fait beau. Je me suis promené l'après-midi. Des collines couvertes de sauges parfumées, des chemins d'aubépine, la mer toujours présente au fond de l'horizon... finalement j'ai marché pendant deux heures (...) (Camus 2017: 451).

Plus tard, il met en mot un réveil existentiel et épiphanique, une prise de conscience lumineuse du sens de sa force intérieure quasiment inébranlable qui a lieu dans le contact avec la terre lors de ses marches : « Il me semble que je retrouve mon ancienne force, éclairée et durcie par tout ce que je sais maintenant, plus frugale, plus solide, plus acérée, à nouveau appuyé sur mon corps » (Camus 2017: 409). La nature méditerranéenne devient, par la marche, un lieu de ressourcement, là où il trouve un apaisement et là où son être peut pleinement se déployer. On connaît bien les promenades du jeune Camus à Tipasa, où eurent lieu ses *Noces* avec la nature méditerranéenne. À partir de ce mariage consacré par l'écriture de son essai poétique, Camus entretiendra toute sa vie une relation esthétique et éthique avec les espaces méditerranéens. Ses marches sont le témoignage de sa recherche permanente de l'accord entre son âme et la nature, sa personne et le monde dans une perspective holistique. Cette pratique de la marche, tout à la fois géopoétique et écologique au sens philosophique, véhicule des expériences qui vont au-delà de la contemplation passive. Isabelle Eberhardt rapporte également des expériences de "renaissance de l'âme" par la contemplation :

Quel soulagement allant jusqu'à la volupté, quand le soleil baisse, quand les ombres des dattiers et des murs s'allongent, rampent, éteignant sur la terre les dernières lueurs!
La morne indifférence qui s'empare de moi, aux heures de malaise dans la journée, se dissipe ; et c'est de nouveau d'un œil avide et charmé que je regarde la quotidienne splendeur de ce décor déjà familier de Kenadsa, qui est d'une beauté simple avec ses lignes sobres et ses couleurs à la fois chaudes et transparentes qui relèvent brusquement la monotonie des premiers plans, tandis que des vapeurs diaphanes noient les lointains.
C'est très doux et très consolant cette renaissance de l'âme tous les soirs (Eberhardt 1988: 296).

Il s'agit d'une contemplation active qu'on pourrait rapprocher de la pratique méditative, chère à la philosophie ainsi qu'aux diverses spiritualités, qui essaient par cet exercice, d'entrer en contact avec le monde par l'approfondissement des sens et de la présence. Ainsi, de l'*éros* premier de la géopoétique nous passons au *logos* ; et de cette association du *logos* et de l'*éros* jaillira un *cosmos*, une habitation géopoétique et donc nécessairement écologique de la Terre.

3.2. *Au logos... : vers une habitation géopoétique et écologique du cosmos ?*

Camus et Eberhardt expriment une habitation géopoétique du monde, qui passe en premier lieu, par une réunion de l'opposition conceptuelle nature-culture. La culture représente ce que fait et qui fait l'humain et est en cela une "deuxième nature". Si la culture a été séparée de la nature c'est parce que l'humain a voulu se différencier de la nature. Albert Camus se conçoit et s'écrit lui-même comme un être de nature avant d'être de culture. Il est intéressant à ce propos de rappeler la définition qu'il donne en 1959 de l'homme *in natura* dans un court texte à René Char :

Dans le jour bref qui lui est donné, il réchauffe et illumine, sans dévier de sa course mortelle. Semé par le vent, moissonné par le vent, graine éphémère et cependant soleil créateur, tel est l'homme, à travers les siècles, fier de vivre un seul instant ! (Camus 2007: 214).

Il a compris ce qu'il doit aux forces telluriques et l'importance fondamentale de préserver la nature des affres de la modernisation paysagère. Lui comme elle sont dépendants des énergies telluriques et des beautés naturelles. Ils supportent très mal l'absence d'une nature généreuse et leur itinéraire est souvent celui de la ville vers des espaces plus naturels afin d'éviter de subir les affres et la laideur de l'urbanisation et de la modernisation. Isabelle Eberhardt s'interroge sur le sens de l'existence dans la société industrielle et capitaliste, qui s'éloigne progressivement de la nature. C'est par son mode de vie qu'elle répondra à ces questionnements : éloignement des centres urbains et des hauts-lieux européens, sortie de l'autoroute de l'Occident au profit d'un vagabondage dans les marges méditerranéennes qui l'ouvrent au quotidien de la vie des humbles et au contact de l'altérité. Ce n'est donc pas un hasard si l'expérience des villes est souvent dépréciée. À l'issue d'une journée passée à Cannes, Camus exprime, dans une lettre du 24 mars 1950 à Maria Casarès, tout le trouble provoqué par l'agitation urbaine lors de sa contemplation du rivage cannois : "Cannes était belle devant la mer. (...) Et puis très vite, les rues, la chaleur, la fatigue, ont usé mon plaisir" (Camus 2017: 480). Des expressions topophobiques plus violentes seront exprimées par Camus à Paris ou encore lors de son voyage de jeunesse à Prague en 1936 (Camus 1986) ce qui nous conduit à penser que l'expérience de la nature est la condition nécessaire pour espérer donner une forme et un sens fécond ou *poïétique* à l'existence. Comme l'exprime Kenneth White, c'est lorsque le contact entre les êtres humains et la terre est réussi qu'un monde peut surgir :

À la base du mot *monde*, comme à celle du mot *cosmos*, on trouve la notion de beauté et de fertilité. Il est significatif que, pour nous, la connotation esthétique du mot *cosmos* n'existe plus que dans le mot "cosmétique" et que, pour ce qui est du mot "monde", nous n'avons retenu, dans le sens esthétique, fondateur et fertilisant, que le négatif : immonde. Or, un monde, c'est ce qui émerge du rapport entre l'esprit et la terre. Quand ce rapport est inepte et insensible, on n'a, effectivement, que de l'immonde. Pour qu'il y ait monde au sens plein du mot, un espace commun appelant à une vie dense et intense, il faut que le rapport soit, de la part de tous, sensible, subtil, intelligent. (...) Le travail géopoétique viserait à explorer les chemins de ce rapport sensible et intelligent à la terre, amenant à la longue, peut-être, une culture au sens fort du mot (White 2018: 26).

De ce point de vue-là, nos deux auteurs expriment un habiter géopoétique de leur espace existentiel (Lévy 1989). Des limites à l'association d'Isabelle Eberhardt et d'Albert Camus à la géopoétique doivent cependant être évoquées. Par exemple, si Isabelle Eberhardt aime le désert, elle n'aime pas tous les espaces désertiques. Ses premières impressions de Beni-Ounif

dans *Sud-Oranais* sont négatives car son point de comparaison est celui, nostalgique, du désert verdoyant des oasis et palmerais de la région du Souf :

Rien ne brille, rien ne vit, dans tout ce flamboiement. Parfois seulement une haleine de sécheresse vient, on ne sait de quelle fournaise lointaine, pour soulever de petits tourbillons de poussière (...).

Des chevaux et des mulets résignés, tendent leur col vers la terre, la tête pendant, les narines en sang.

Et sur tout cela un indicible silence, qu'on sent, et qui pèse. Ce n'est ni du repos, ni de la volupté, ce silence : c'est de l'alanguissement morbide allant jusqu'à l'angoisse.

Ce fut là l'une de mes premières impressions de Beni-Ounif.

... Pas de guide, nulle vision étrangère s'interposant entre mes sens et les choses, nulle explication oiseuse, tandis que j'étais toute seule, dans ce coin de pays nouveau pour moi (Eberhardt 1988 : 152).

Béni-Ounif est vue comme une ville "de pierre et de poussière" (Eberhardt 1988: 141) traduite par une *Stimmung* (Simmel 1988) morbide et d'un dénuement mortifère. Même l'évocation du silence, d'ordinaire fort agréable et associé à la rêverie dans l'écriture eberhardtienne, est ici aride. La topophilie (Tuan 1974) ne reparaitra qu'avec la verdoyance. Du côté de Camus, sa tuberculose l'empêche d'aimer la haute montagne au point d'exprimer sa "haine des montagnes" (Camus 1981: 140), qui le rend claustrophobe et l'oblige à rester dans des lieux de basse ou moyenne altitude. Ces derniers deviennent progressivement des espaces d'enfermement et de lassitude comme au *Panelier*, à Chambon-sur-Lignon qu'il qualifie à de multiples reprises de "pays ingrat". Il écrira à Jean Grenier à ce propos : "Et moi, je ne resterai pas une minute de plus ici : je suis saturé d'eaux et de vaches" (Camus 2017: 178). Si l'espace du dedans et l'espace du dehors sont en lien, nos deux écrivains expriment souvent des "paysages état-d'âme" c'est-à-dire des paysages colorés en fonction des mouvements de leur âme et qui entraînent une fluctuation dans la perception de la nature. Cela est étranger à la géopoétique qui fait primer le dehors, la *géo* au profit d'un effacement du sujet voire d'une fusion du sujet au sein de la portion du monde contemplée. Alors qu'elle ne cesse d'exprimer son amour pour sa terre d'élection, El Oued, lorsqu'elle est malheureuse, malade et fatiguée le 20 février 1897, le Souf devient vide de charme. Elle admet alors la relativité de la manière dont les individus captent le sens d'un lieu :

Ces derniers jours, les murs gris du quartier me pesaient, semblaient se resserrer sur moi et m'oppresser étrangement. Je m'y sentais prisonnier [*sic*] (...).

J'ai éprouvé, de cette promenade rapide, l'une des plus amères tristesses de ma vie !

Les dunes sont toujours là, et la ville grise, et les jardins profonds...

Mais le grand charme de ce pays, cette magie des horizons et de la lumière, s'en est allé [*sic*]... et le Souf est vide, irrémédiablement vide.

Les dunes sont désolées, non plus de cette désolation prestigieuse, pleine de mystère, que je leur trouvais jadis... Non, elles sont mortes. Les jardins sont chétifs et sans charme...L'horizon est vide et la lumière est terne et grise...

Et je constate maintenant, à ne plus pouvoir m'y tromper désormais, que tout le charme que nous attribuons à certaines régions de la terre n'est que leurre et illusion; tant que les aspects de la nature environnante répondent à notre état d'âme, nous croyons y découvrir une splendeur, une beauté particulière... Mais, du jour où notre âme éphémère change, tout s'écroule et s'évanouit... (Eberhardt 1988: 368-369).

À l'instar d'Isabelle Eberhardt, Camus s'exprimera très jeune sur cette relativité, dans un essai « Sur la musique » publié dans la revue *Sud* des lycéens de sa classe de philosophie, dont le professeur est Jean Grenier :

Le Beau n'est pas dans la Nature, c'est nous qui l'y mettons. Le sentiment de Beau que nous avons devant un paysage ne vient pas de la perfection esthétique de ce paysage. Il vient de ce que cet aspect des choses est en parfaite concordance avec nos instincts, nos tendances, avec tout ce qui fait notre personnalité inconsciente. Et cela est si vrai qu'un même paysage trop longtemps vu, trop souvent contemplé finit par lasser. Cela arriverait-il s'il portait en lui sa perfection ? La plus grande part de l'émotion esthétique est donc fabriqué par notre moi, et le mot d'Amiel restera toujours juste : "Un paysage est un état d'âme" (Camus 2006: 523).

Camus dit déjà quelque chose de sa théorie de l'équivalence des lieux, c'est-à-dire de la non-primauté d'un lieu sur un autre, ce qui fait également question dans la géopoétique. Cette théorie se retrouve encore exprimée dans son récit de voyage topophobe à Prague puis topophile à Vicence en 1936, à l'issue duquel il finit par mettre sur un pied d'égalité ses vécus pragois et italien diamétralement opposés (Camus 1986: 93-95). S'il est au départ en réaction contre les expériences topophobes suscitées par l'altérité qui l'éloignent des lieux de sa terre natale tant aimée, il intègre toute leur richesse à son éthique de vie, à sa poétique et donc à son monde. Tout lieu est équivalent car chacun apporte une nuance à l'expérience humaine, qu'elle soit négative ou positive : il s'agit encore là de l'expression d'une pensée holistique.

Cet article a ainsi tenté de mettre en avant l'hypothèse que des écrits littéraires ressortent des exemples voire des modèles de comportements écologiques dans le sens où ils ne sont pas fondés sur une interaction utilitariste avec la nature. Au contraire, leur écriture propose un rapport à l'environnement et à la nature révérencieux et créateur, et en cela géopoétique, à une époque où ce discours et cette conscience écologique n'étaient pas répandus. La mise en parallèle des écrits de ces deux écrivains nous a semblé pertinente mais aussi importante parce qu'elle montre qu'il est possible de fonder un humanisme – ou pourrions-nous oser l'expression de "géo-humanisme" – qui donnerait une place centrale à l'individu mais toujours dans un rapport révérencieux à ce qui constitue son monde et ce qui le dépasse, dans le sens d'un décentrement anthropologique du côté de la terre. Il ne s'agit pas d'un géocentrisme – que Kenneth White rejette – qui nierait l'humain mais d'un humanisme qui redonnerait à la nature toute sa place. Eberhardt et Camus écrivent de manière poétique la terre et leur être-au-monde, leur habiter et tels des souffleurs, ils offrent des modèles d'espace existentiel à partir d'un rapport fécond et créateur à la terre, entre poétique et éthique, qui font appel au bon sens des êtres humains et à leur amour de la vitalité naturelle, humaine et créatrice.

Bibliographie

- AMAR, G. / BOUVET, R. / J-P. LOUBES (dir.), *Ville et géopoétique*. Paris: L'Harmattan 2016.
- BATALLER, A., «Récit de voyage et expérience de l'espace : la Méditerranée écrite et vécue par Josep Piera», *Le Globe. Revue genevoise de géographie* 158 (2018), 25-40.
- BOUVET, R., «Pour une approche géopoétique de la lecture. Avancées dans l'univers de Victor Segalen», in : Bouvet, R. / K. White (dir.): *Le nouveau territoire : l'exploration géopoétique de l'espace. Figura 18* (2008), 127-145. URL : <<http://oic.uqam.ca/fr/articles/pour-une-approche-geopoetique-de-la-lecture-avancees-dans-lunivers-de-victor-segalen>>. [consulté le 24-x-2020].
- , « Géopoétique, géocritique, écocritique: points communs et divergences », Conférence à l'Université d'Angers, Angers :

- Maison des Sciences Humaines, Laboratoire Centre d'études et de recherche sur imaginaire, écriture et cultures (CERIEC) 2013.
- / R. OLIVIERI-GODET, *Géopoétique des confins*. Rennes: Presses universitaires de Rennes 2018.
- / B. LÉVY, « Littérature et géographie : dialogue autour du récit de voyage », *Le Globe 158* (2018), 5-23.
- BSAÏTHI, O., *Land and Mind, Kenneth White's Geopoetics in the Arabian Context*. Cambridge: Cambridge Scholars Publishing 2008.
- BUEKENS, S., « L'écopoétique : une nouvelle approche de la littérature française », *Elfe XX-XXI 8* (2019). URL : <http://journals.openedition.org/elfe/1299> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.1299> [consulté le 24-x-2020].
- CAMUS, A, *L'envers et l'endroit*. Paris: Gallimard 1986.
- , *Œuvres complètes, I*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ». Paris: Gallimard 2006.
- , / R. CHAR, *Correspondances*, Paris: Gallimard 2007.
- , / M. CASARÈS, *Correspondance*, Paris: Gallimard 2017.
- , / J. GRENIER, *Correspondances*. Paris: Gallimard 1981.
- DARDEL, E., *Ecrits d'un monde entier*, Genève: Héros-limite 2014.
- DELBARD, O., *Les Lieux de Kenneth White. Paysage, pensée, poétique*. Paris: L'Harmattan 1999.
- DUCLOS, M., *Le Monde ouvert de Kenneth White*. Talence: Presses universitaires de Bordeaux 1995.
- , *Kenneth White, nomade intellectuel, poète du monde*. Grenoble: Éditions littéraires et linguistique de l'université de Grenoble 2006.
- FARCET, G., *Kenneth White : L'homme et l'œuvre*. Paris: Grasset 1987.
- FLYS JUNQUERA, C., *Ecocríticas, Literatura y medio ambiente*. Madrid: Iberoamericana Vervuert 2010.
- HASHAS, M., *Intercultural Geopoetics in Kenneth White's Open World*. Newcastle upon Tyne : Cambridge Scholars Publishing 2017.
- HAVLOVÁ, K., *Fragments du monde : la poétique du nomadisme dans les œuvres de Nicolas Bouvier et de Kenneth White*. Thèse de doctorat, Université Paris III 2004.
- ITALIANO, F., « Defining Geopoetics », *TRANS-6*, 2008. URL : <http://journals.openedition.org/trans/299>; DOI: <https://doi.org/10.4000/trans.299> [consulté le 24-x-2020].
- LAZZAROTTI, O., *Habiter, la condition géographique*. Paris: Belin 2006.
- LÉVY, B., *Géographie humaniste et littérature : l'espace existentiel dans la vie et l'œuvre de Hermann Hesse (1877-1962)*. Thèse de doctorat, Genève: Le Concept moderne 1989.
- , « L'empreinte et le déchiffrement : géopoétique et géographie humaniste », *Cahiers de géopoétique 1* (1992), 27-35.
- , / A. GILLET (dir.), *Marche et paysage: les chemins de la géopoétique*. Genève : Métropolis 2007.
- , « Marche et paysage. Le rôle de l'expérience vécue », *La revue durable 30* (2008), 23-25.
- , « Ville et géopoétique dans l'œuvre de Kenneth White », in : Amar, G. / Bouvet, R. / J.P. Loubes (dir.) : *Ville et géopoétique*. Paris: L'Harmattan 2016, 89-107.
- MARGANTIN, L. (dir.), *Kenneth White et la géopoétique, divers auteurs*. Paris: L'Harmattan 2006.
- MATTHEY, L., « Quand la forme témoigne. Réflexion autour du statut du texte littéraire en géographie », *Cahiers de géographie du Québec 52:147* (2008), 401-417.
- POUPON, F., « Géopoétique et écologie dans l'œuvre poétique de Kenneth White », *Essais 13* (2018). URL : <http://journals.openedition.org/essais/471> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.471> [consulté le 24-x-2020].
- RONCATO, C., « Kenneth White et la poétique de l'énergie ». Thèse de doctorat, Grenoble: Université Stendhal 2011.
- SIMMEL, G., « Philosophie du paysage », in : *La Tragédie de la culture et autres essais*. Marseille: Rivages 1988.
- TUAN, Y. F., *Topophilia*. Prentice-Hall: Englewood Cliffs 1974.
- WESTPHAL, B., *La géocritique mode d'emploi*. Limoges: PULIM 2000.
- , *La géocritique. Réel, fiction, espace*. Paris: Éditions de Minuit 2007.
- WHITE, K., *La Figure du dehors*. Paris: Grasset 1978.
- , *Terre de diamant*. Paris: Grasset 1983.
- , *L'Esprit nomade*. Paris: Grasset 1987.

QUELS FONDEMENTS (GÉO)POÉTIQUES DE L'ÉCOLOGIE ?

- , *Le Poète cosmographe, Entretiens*. Talence: Presses Universitaires de Bordeaux 1987.
- , *L'Ermitage des brumes, Occident, Orient et au-delà*. Paris: Éditions Dervy 2005.
- , *Les Affinités extrêmes*. Paris: Albin Michel 2009.
- , « Voyage et fondation », *América. Cahiers du CRICCAL* 35 :1 (2006), 29-40.
- , *Au large de l'histoire*. Marseille: Le Mot et le Reste 2015.
- , *La traversée des territoires : une reconnaissance*. Marseille: Le Mot et le Reste 2017 (a).
- , *Dérives*. Marseille: Le Mot et le Reste 2017 (b).
- , *Le Plateau de l'Albatros, Introduction à la géopoétique*. Marseille: Le Mot et le Reste 2018.